

BRETON, P.-E., o.m.i., *Vital Grandin — La merveilleuse aventure de « l'Évêque sauvage » des Prairies et du Grand Nord*. Préface de Daniel-Rops, de l'Académie française. Librairie Arthème Fayard, Bibliothèque Ecclesia (58). Paris, 1960. 366 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 14, Number 2, septembre 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302052ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302052ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, L. (1960). Review of [BRETON, P.-E., o.m.i., *Vital Grandin — La merveilleuse aventure de « l'Évêque sauvage » des Prairies et du Grand Nord*. Préface de Daniel-Rops, de l'Académie française. Librairie Arthème Fayard, Bibliothèque Ecclesia (58). Paris, 1960. 366 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(2), 288–293. <https://doi.org/10.7202/302052ar>

BRETON, P.-E., o.m.i., *Vital Grandin — La merveilleuse aventure de « l'Évêque sauvage » des Prairies et du Grand Nord*. Préface de Daniel-Rops, de l'Académie française. Librairie Arthème Fayard, Bibliothèque Ecclesia (58). Paris, 1960. 366 pages.

Noble histoire. Le Père Breton avait déjà rédigé sur son héros, un documentaire: *Mgr Grandin vous parle*, extraits des lettres et du journal de l'évêque. Il reprend, cette fois, le sujet pour lui donner figure et proportions d'une large biographie. Noble histoire, avons-nous dit. Aventure étonnante et exaltante d'un petit paysan du bourg d'Aron, dans le Bas-Maine (France),

enfant en chapeau de paille, blouse de toile et sabots, poussant devant lui un troupeau de brebis, élevé dans la misère, instruit par charité et presque par miracle, épris de bonne heure, et contre tout le vraisemblable, d'une vocation de missionnaire, plus timide, plus méfiant de soi-même qu'intrépide, et d'abord criblé de tribulations, refusé aux missions étrangères, accepté heureusement chez les Oblats encore naissants, destiné enfin aux missions de l'Amérique du Nord, à la Rivière-Rouge. Début d'histoire déjà tourmentée. Mais alors commence, pour le petit berger de naguère, les extraordinaires odyssees qui vont le mener, en 1854, de l'Europe lointaine « au pays des neiges et de la solitude », à travers l'Ouest canadien. Pays encore à l'état sauvage, immense uniformité au visage mystérieux, inquiétant de silence comme un Sahara, pays de prairies sans fin, pays de fleuves et de lacs géants, mais aussi pays de glaces, pays des froids brûlants et des interminables bourrasques hivernales, immensité jalonnée de rares postes de traite, de plus rares habitations de blancs, de quelques chapelles et hospices plus pauvres qu'une étable. C'est là, de la Rivière-Rouge au Cercle polaire, que, de 1854 jusqu'en 1902, Vital Grandin, l'un de ces « bagnards volontaires » que sont les missionnaires catholiques, dépensera des prodiges d'énergie physique, de courage moral, d'ingéniosité, de foi téméraire, les trésors d'un esprit apostolique rarement atteint à ce degré.

Début quelque peu majestueux, dira-t-on. Est-il au-dessous du sujet ? Qui connaît, en vérité, ces premiers missionnaires du grand ouest et du grand nord canadiens ? Nos recherches de ces derniers temps nous ont permis de prendre une vue au moins panoramique de toutes les missions actuelles du Canada français et même des missions de l'Eglise universelle. Dirions-nous franchement notre pensée ? Pas de missions, dans toute l'histoire de l'Eglise, qui aient exigé plus d'héroïsme et dont l'histoire soit plus émouvante que celles dont le Père Breton raconte un chapitre. Il n'est que d'aligner l'aire immense où évolue, va et vient l'homme de Dieu : prairies défiant l'horizon, bassin du Mackenzie, région de l'Arctique, courses sans fin dans une immensité sans routes modernes, chemins de la prairie remplis de fondrières, supportant à peine la charrette à bœufs, routes fluviales, routes de lacs, semées d'effroyables obstacles, climat d'hiver, climat extrême de ces régions, solitude aussi glaciale que la glace polaire elle-même. Veut-on quelques images de l'insigne pauvreté de ces missionnaires ? Avec le Père Breton, évoquons le souvenir de ces deux isolés de Good Hope, au cercle polaire, incapables de garder le Bon Dieu dans la plus misérable des chapelles, parce que sans assez de bois pour se fabriquer un tabernacle. Pensons

encore à ces mêmes parias, récitant leur bréviaire à la lueur du poêle, n'ayant pas les moyens de se payer une chandelle. Un jour de Toussaint, le jeune évêque Grandin est de passage parmi eux ; pour le recevoir on s'accorde le menu des grandes fêtes : un plat de riz avec un peu de sucre. Et pour quelles fins et à la quête de qui ou de quoi cette dépense d'énergie humaine, cet homme lâché, le plus souvent seul, dans ce pays d'épouvante ? Non pour l'espoir de gagner, ainsi qu'en d'autres pays de missions, des milliers d'âmes, de goûter aux pêches miraculeuses du pêcheur d'hommes, mais tout uniquement pour donner la foi à quelques centaines de vagabonds pouilleux et crasseux, un « quarteron de sauvages ». On n'imagine guère apostolat plus rude pour si peu de gains, ou plutôt pour le seul gain, pour la seule conviction que la foi doit être portée à tout homme, quel qu'il soit, et que l'âme d'un seul sauvage, rachetée par le sang du Christ, revêt un prix infini. Répétons-le, le chapitre le plus héroïque de l'histoire universelle des missions, il semble bien qu'il se soit écrit dans le nord-ouest canadien et sous la coupole de l'Arctique. On sait le mot de Pie XI à Mgr Turquetil, l'évêque des Esquimaux : « C'est la mission la plus belle, la plus pénible, la plus méritoire, et c'est pourquoi nous l'aimons tant. Si nous pouvions voir seulement une mission, c'est celle-là que nous voudrions voir. »

*

*

*

Vital Grandin n'a pas été de la première équipe des missionnaires de l'ouest. Quand il y arrive, en 1854, l'ouest n'a pourtant rien perdu de sa rigide sauvagerie. Le nouveau venu goûtera à toutes les misères de ses devanciers : pauvreté, jeûnes répétés, pouillerie indienne, courses épuisantes. Un hiver, il couchera 40 nuits à la belle étoile. Et, par son zèle sans pareil, son endurance surhumaine, son esprit d'initiative toujours en travail, Vital Grandin se placera au premier rang de ses héroïques compagnons de chaîne. Evêque-coadjuteur de Saint-Boniface à 28 ans, il apprend sa nomination, en pleine mission, à l'Île-à-la-Crosse. Evêque de Saint-Albert en 1868, il n'abandonne pas, pour si peu, sa vie errante de messenger de l'Evangile. Un protestant qui l'a vu, sur les bords du Mackenzie dans son palais épiscopal, bâti de troncs d'arbres, superposés les uns sur les autres, éclairé seulement par quelques grossiers morceaux de parchemin, sans autre parquet que le sol glacé et sans autres portes que des planches mal jointes, ouvertes au vent et à la neige, et pour seul lit, « quelques morceaux de bois sur des tréteaux », ce protestant ne pourra s'empêcher d'écrire à l'évêque catholique l'émotion qu'il en a éprouvée.

Je ne fais que résumer là, le moins mal que je puis, l'ouvrage du Père Breton. Le Père s'est vu confier un beau sujet. Il ne l'a pas gâché. Il suit son héros à la trace. Nous l'apercevons en son infatigable activité, tout comme en la grêle d'épreuves qui fondent constamment sur l'infortuné : maladies, épuisements, déceptions, deuils de famille, morts de compagnons de route, morts de protégés, incendies répétés et presque irréparables, épreuves de l'évêque « quêteux », quêtant au Canada, aux Etats-Unis, en France, pour tant d'œuvres qui naissent plus drues que l'herbe des prairies, mais si souvent incomprises, surtout après 1870, des gouvernants d'Ottawa. Epreuves surtout de la brusque transformation de l'ouest. L'Evêque Grandin s'était cru, pour toute sa vie, l'« évêque sauvage ». Soudain, sous ses yeux, un écroulement se produit : l'ancien état de choses s'abîme comme un château de cartes. Les premières vagues de l'immigration blanche envahissent la prairie. Vagues furieuses qui dévorent l'espace. Finie la civilisation de l'Indien nomade et du bison ! Mais que de problèmes se posent à l'évêque de Saint-Albert : problèmes des écoles, des églises à bâtir, des paroisses à fonder, des maîtres, des religieux, des religieuses, des missionnaires à trouver, problèmes urgents devant l'offensive d'un tout-puissant protestantisme, et tout cela, avec la seule aumône ou l'assistance plus que parcimonieuse des autorités politiques, et pour un diocèse qui s'étend de la frontière américaine au delà du Mackenzie et des Montagnes Rocheuses, et des rivages de la Baie d'Hudson au diocèse de Saint-Boniface.

L'évêque Grandin s'en tire pourtant à merveille. Au milieu de ses tâches écrasantes, l'on admire avec quelle charité surnaturelle, il continue de chérir les plus pauvres, les plus à plaindre de ses ouailles, ses Indiens. En quel pays de l'Amérique a-t-on traité plus chrétiennement l'Indigène ? Avec autant de paternelle affection qu'hier, le vicaire apostolique de l'Ile-à-la-Crosse, l'évêque de Saint-Albert entreprend de protéger et de défendre le miséreux Indien de la prairie, refoulé, bousculé par l'avalanche des Blancs. En cet Indien, quels espoirs il a placés et jusqu'à ne point s'épargner les chimères. Dès cette époque, et tout comme les premiers missionnaires de la Nouvelle-France, il a cru en la formation possible d'un clergé indigène ; il a commencé d'y travailler. Pour venir en aide à ce dépossédé de sa terre, privé de ses antiques moyens de vie, avec une inlassable ténacité, il importunera les autorités politiques d'Ottawa. Rebuté de ce côté-là, il assistera, en 1885, avec une peine infinie à l'égorgement de la partie la plus chère de son troupeau. L'homme de Dieu n'a pas peiné en vain. Lorsqu'il dépose le fardeau après l'avoir porté héroïquement un demi-siècle tout près, sa jeune Eglise n'a pas

si mauvaise mine : plus de 30 paroisses, 25 dessertes, et pour les desservir, en assurer l'avenir, 42 Oblats, 10 prêtres séculiers, un Petit Séminaire, 31 écoles élémentaires, 8 écoles-pensionnats, 52 Sœurs Grises de Montréal, 15 Sœurs Grises de Nicolet, 40 Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus, 20 Sœurs de l'Assomption, 4 Sœurs de la Providence, 5 Sœurs de la Miséricorde, 24 Frères coadjuteurs Oblats. Telle était la grande œuvre de ce missionnaire qui avait passé son temps à se croire petit.

*

* *

Le Père Breton vient d'écrire une émouvante biographie. Elle serait capable de réhabiliter le genre, si véritablement la biographie n'est point ni ne saurait être l'histoire tournant autour d'un homme, mais bien plutôt le spectacle, la vie d'un homme tournant dans l'histoire de son temps. Le biographe a situé, comme il convient, son personnage. Il a écrit de fortes pages sur l'évolution de l'Ouest canadien après la Confédération de 1867, un excellent résumé de l'insurrection indienne et métisse de 1885. Veut-on juger le talent d'écrivain du Père Breton ? On lira, par exemple, aux pages 52-53, sa description du nord-ouest sauvage. Où l'auteur a toutefois excellé, c'est en son portrait esquissé, brossé, de page en page, du missionnaire Grandin. Cet homme de peine, si affairé, n'a pas laissé d'écrire son journal et de nombreuses lettres. Et comme il écrit joliment, le biographe le cite en abondance ; et nous ne lui en voulons pas de tant de citations qui nous révèlent une âme d'exceptionnelle grandeur. Exemple, cette plainte d'apôtre, au début de son apostolat :

Une foule de sauvages n'ont jamais vu de prêtre, et il n'en est peut-être pas un seul qui n'ait vu des commerçants ; de sorte que dans l'immense pays qui m'est confié, il ne se perd pas une peau de bête, et des âmes, qui ont coûté le sang de Jésus-Christ, se perdent tous les jours. C'est là pour moi un sujet de peine que je ne saurais faire comprendre ; je n'y puis penser sans douleur.

Cet homme de haute spiritualité reste attachant par ce qu'il y a en lui de profondément humain. L'on a vu comme il aime ses Indiens, malgré leur répugnante misère. Comme il aime aussi et jusqu'à la fin, ses proches, ses frères, ses auxiliaires dans l'apostolat. Et s'il prend toutes choses et d'abord ses épreuves avec esprit de foi, nous lui savons gré d'y mêler un délicieux humour. Il est celui qui avoue avoir « honte d'être évêque ». Empêché de se confesser pendant dix mois, par suite de son isolement, il nous confie sa hâte de se « faire dédiabler ». On

lui a envoyé, pour l'enseignement du catéchisme aux sauvages, de grandes illustrations en couleurs ; il ne les donnerait pas pour « une pile de crêpes ». Il avoue modestement qu'en ses méditations, au milieu de ses courses, il s'est surpris à « turluter un cantique ou une chanson ». Il supplie un jour qu'on lui envoie des peaux pour faire des culottes à ses novices ; à ceux-là qui voudraient que, de ces peaux, il fit plutôt une loge, il répond : « On peut se passer de loge ; mais on ne se passe point de culottes. » On ne manquera pas de lire la description pittoresque et joviale qu'il nous a laissée de sa première entrée épiscopale à Saint-Albert.

Le biographe a bien souligné ces traits caractéristiques. Peut-être à la longue trouvera-t-on fastidieux ce perpétuel débat intérieur dont le Père Breton ne nous cache rien, débat, balancement d'un timide, d'un hésitant, d'un méfiant de soi-même qui ne manque jamais de rebondir dans l'héroïsme. Pas d'entreprises où le débat ne s'engage dans l'âme de Vital Grandin. Mais en histoire on écrit ce qui est, ce qui a été. Et tel fut ce missionnaire d'une énergie de fer et d'une sensibilité d'enfant.

Belle figure d'homme et d'évêque comme il s'en trouve rarement. La cause de Mgr Vital Grandin, introduite à Rome, progresse normalement. Sera-t-il le premier saint de l'Ouest canadien ? Il l'aurait bien mérité.

LIONEL GROULX, ptre